—Pardon, docteur ! fit-il. Mais n'avons-nous pas tort de parler ainsi dans cette chambre !... de parler ainsi si près d'elle !

—Oui, M. le comte, oui, je comprends votre pieuse pensée, répondit doucement le médecin. Mais la pauvre chère morte ne nous en voudrait pas, vous pouvez en être sûr, car, en parlant ainsi, ne cherchons-nous pas, dans l'intérêt de sa fille, à découvrir la vérité... ne cherchons-nous pas le moyen de venir au secours de son enfant ?

—C'est vrai !

—Eh bien, toujours en suivant mon idée, voilà donc ce que je suppose :

« Femme très délicate, très intelligente et très instruite, madame Clotilde n'avait certainement pas dû donner son cœur au premier venu... Mais celui que, pour son malheur, elle avait rencontré, devait être, selon toute vraisemblance, un homme au-dessus d'elle par la fortune et par le rang... »

« C'était, sans doute, un de ces beaux fils de famille, capables de toutes les perfidies et de tous les mensonges... »

« Mais notre pauvre amie ayant eu la faiblesse de la croire, ce misérable qui n'avait plus qu'à tenir les promesses et les serments qu'il avait dû lui faire, n'avait plus eu qu'une pensée : la fuir vite et reprendre au plus tôt son existence de viveur dangereux et inutile... »

—N'est-ce pas l'éternelle et douloureuse histoire ! murmura le comte.

—Riche, titré, peut-être, ce lâche ne voulait pas l'épouser.

Des années s'étaient écoulées, puis, un beau jour, les rôles s'étaient tout à coup changés, tout à coup intervertis... Et c'est ici, monsieur le comte, que je vous demande toute votre attention... »

—Oh ! je vous écoute ! répondit vivement celui-ci.

—Puis un beau jour, continua le docteur, qui poursuivait toujours son idée, notre homme ayant si largement vécu, s'était réveillé complètement ruiné... Et il en était sans doute réduit aux pires expédients quand un de ces imprévus, quand un de ces hasards dont la vie est pleine, ainsi que je vous le disais tout à l'heure, lui avait fait brusquement retrouver la trace de celle qu'il avait oubliée... Mais celle-ci n'était plus la fille pauvre d'autrefois... C'était maintenant une femme immensément riche... une femme plusieurs fois millionnaire... une femme qui, si elle l'aimait encore, pouvait le sauver et refaire sa fortune... »

« Commencez-vous à comprendre, monsieur le comte ? »

—Il me semble ! répondit celui-ci qui, cette fois, eut un sourire de dégoût.

—A partir de ce moment-là, reprit plus vivement le docteur, notre misérable n'a donc plus qu'un but : rentrer en grâce auprès de sa victime... tâcher de la tromper encore par ce repentir et des remords hypocrites... tout faire enfin pour qu'elle consente à oublier le passé et à accepter le nom qu'il a refusé de lui donner autrefois... »

« Mais Mme Clotilde est fière !... Mais la blessure qu'il lui a faite au cœur était profonde et saigne toujours !... Mais, révoltée et indignée, elle ne peut s'empêcher de cracher son mépris à la face de ce lâche !... »

« Et elle le chasse !... Elle lui crie qu'il lui fait horreur et qu'elle ne veut plus le revoir... »

« Mais cet homme, à qui la pensée des millions qu'elle possède... des millions qu'il voudrait lui voler donne la fièvre... cet homme n'en est plus à rougir sous les affronts... »

Il invoque ses droits de père... »

M. de Belle Roche venait de tressaillir.

—En termes émus, en termes éloquents, il ose parler de sa tendresse pour son enfant... de son amour pour la petite Suzanne qu'il a abandonnée comme sa mère... qu'il a condamnée à la misère comme sa mère !... Et, gradin, canaille jusqu'au bout, je le vois jouer en acteur consommé la comédie du sentiment... »

Le comte, qui venait de redresser sa haute taille, écoutait de plus en plus attentivement le docteur.

—Mais, cette fois encore, Mme Clotilde demeure inflexible, inébranlable, car elle connaît trop cet homme pour pouvoir le croire... Elle lui impose encore silence... Elle le chasse encore... Elle lui prouve d'un mot qu'elle l'a bien deviné :

« —Va-t'en, voleur, lui crie-t-elle, c'est à ma fortune que tu en veux !... Oui, va-t'en !... va-t'en !... car si, autrefois, tu as renié Clotilde quand elle était pauvre, Clotilde, aujourd'hui qu'elle est riche, ne te connaît plus... ne veut plus te connaître !... »

« Fou de colère, fou de rage, il s'en va... Mais il n'a pas désarmé... Mais il se jure bien qu'il saura trouver le moyen de faire céder Clotilde... »

Et c'est alors que, dans son esprit, germa une pensée odieuse, atroce, épouvantable, la pensée de voler à cette pauvre femme son enfant pour être plus sûr de pouvoir lui voler sa fortune !

Et se tournant brusquement vers Clotilde, très pâle, et avec un accent plein de conviction, le docteur ajouta :

—Oh ! si elle pouvait nous parler encore... si elle pouvait nous répondre encore, vous verriez, monsieur le comte, que je ne me trompe pas, que c'est bien ainsi que les choses ont dû se passer, et

que si vous voulez retrouver le ravisseur de la petite Suzanne, il faudra que vous retrouviez son père... »

Et il y eut dans la chambre un très long, un très lourd silence.

M. de Belle Roche réfléchissait, et tout ce qu'il venait d'entendre lui paraissait si logique qu'il était maintenant presque aussi convaincu que le médecin.

Car, en effet, Clotilde n'avait pas d'ennemi : l'enlèvement de sa fille n'était donc pas une vengeance.

D'un autre côté, Suzanne était déjà trop grande et trop intelligente pour avoir pu se perdre... »

Restait donc son père... restait donc cet homme qui avait pu, comme le supposait le docteur, se trouver de nouveau mêlé à la vie de Clotilde... cet homme vers qui l'enfant, qui devait sans doute le connaître, avait pu aller sans méfiance et qui lui avait tendu quelque piège... »

Mais n'était-ce pas étrange cette idée du bon docteur Laval !... Comme il avait touché juste !... Comme il avait bien deviné la sombre tragédie qui se cachait sous le mystérieux enlèvement de la petite Suzanne !

Et, tandis que le silence se prolongeait, le comte de plus en plus songeait, de plus en plus réfléchissait... »

Il se rappelait que, depuis qu'elle s'était installée au chevet de Maurice, ou, pour mieux dire, depuis que celui-ci était enfin entré en convalescence, ce n'était pas la première fois qu'elle allait à Paris en laissant sa fille à Fontenay-sous-Bois. Et jamais celle-ci n'en avait profité pour franchir les murs de la ville. Pour que, cette fois, elle en fût suivie, il fallait donc que celui qui complotait de l'arracher à sa mère fût venu près de là l'épier et l'appeler... »

Et cela ne rendait-il pas encore de plus en plus vraisemblable la supposition du docteur ?... Et cela ne prouvait-il pas encore plus clairement que la petite Suzanne devait, en effet, connaître son ravisseur ?

Mais le comte se demandait aussi comment cet homme avait pu savoir que Clotilde et son enfant étaient chez lui, le comte de Belle Roche ?

Après avoir retrouvé Clotilde, le misérable avait dû l'espionner pour être plus certain qu'elle ne lui échapperait pas... »

Plus d'une fois, il avait dû rôder autour de la villa. Plus d'une fois, il avait dû se cacher et guetter le moment où il pourrait s'approcher de la petite Suzanne... de la petite Suzanne dont il voulait faire son otage... de la petite Suzanne dont il entendait se servir pour triompher enfin de la résistance de la pauvre femme dont il préméditait de faire encore une fois sa victime.

Mais où trouver cet homme ? où le découvrir ?

Et le comte interrogeait ses souvenirs, cherchait à se rappeler si, parfois, il n'avait pas aperçu quelque étranger rôdant autour de sa demeure... »

Mais non, il n'avait jamais vu personne... »

Et alors sans le moindre indice, comment pourrait-il diriger ses recherches ?... Comment pourrait-il mettre la main sur ce bandit dont le crime ne pouvait rester impuni ?

—Voleur d'enfants !... Assassin ! où es-tu donc se demandait-il tout frémissant de colère. Qui donc me dira où je puis aller te prendre ?... »

Mais, soudain, il tressaillit.

Un souvenir venait de se réveiller en lui.

Est-ce que Clotilde n'avait pas apporté avec elle un portefeuille... un large portefeuille tout bourré de papiers et qu'elle lui avait montré en lui disant :

—Mes archives, M. le comte !... Toute ma vie est là-dedans !... »

Or, ce portefeuille, qui devait être dans cette chambre, ce portefeuille peut-être parlerait !... »

—Oui, peut-être avait-elle gardé quelque ancienne lettre de cet infâme ? se dit-il en jetant un coup d'œil sur le petit bureau dont se servait Clotilde. Oui, peut-être ce portefeuille contient-il sur lui quelques mots, quelques indications qui seraient précieuses... »

Et comme son regard venait de rencontrer celui du docteur qui, lui aussi, semblait profondément réfléchir :

—A quoi pensez-vous, mon ami ? lui demanda-t-il.

—A ce qui vous préoccupe vous-même, répondit le médecin. A cet homme... à ce criminel qu'il vous faudrait connaître... Mais le moyen ?... »

—Je crois l'avoir trouvé... »

—Comment ?

—Attendez !

Et le comte, qui s'était vivement rapproché du bureau, venait de l'ouvrir et d'en retirer, en effet, le portefeuille que, quelque temps auparavant, il avait vu entre les mains de Clotilde.

Puis, le montrant au docteur, et lui désignant aussi la mère de Suzanne :

—Ses papiers ! dit-il. Peut-être allons-nous en savoir davantage ? Peut-être allons-nous découvrir le nom qu'il nous faut ?

Le docteur venait, à son tour, de se rapprocher vivement du comte, l'œil déjà allumé d'un éclair de triomphe.